ESTHER VALMYN
ET
LINDA GHIBAUDO

LE HASARD, CLIN D'ŒIL DU DESTIN

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 9791042516086
Dépôt légal : mai 2025

INTRODUCTION

Ce que vous devez savoir sur nous deux tient en quelques mots. Suite à une épreuve de vie bouleversante et à une propension à la réflexion sur le hasard des parcours de vie, l'Univers nous a guidées vers l'île de la Martinique. C'est à presque 7000 km de l'Hexagone que j'ai croisé le chemin de celle qui deviendra mon âme sœur et ma partenaire de coécriture. Nous partagions la volonté de nous reconstruire et de couper avec notre passé. La connexion fut immédiate ; nous ne nous sommes plus quittées. Nous nous sommes découvertes jour après jour à travers toutes nos similitudes, si nombreuses concernant nos vies, nos lieux de vie, nos rencontres et nos parcours. La liste serait contraignante à lire.

Chemin faisant, je lui ai parlé de mon manuscrit, déjà bien avancé, qui a retenu sa plus grande attention ainsi que son intérêt. Cette rencontre, survenue par synchronicité, a permis de démontrer que :

« Le hasard n'existe pas ; il s'agit d'un clin d'œil avisé du destin. »

Nous avons mis en commun nos connaissances pour apporter des éléments concrets, agrémentés d'exemples précis et documentés. Une grande partie des chemins liés à l'éveil est présente dans ce livre, nourrissant le sujet des synchronicités, des coïncidences et des hasards.

Notre chemin de vie est défini et a du sens. Ce récit met en avant une histoire familiale sur cinq générations, apportant certaines réponses à nos introspections tout en guidant nos pas dans les relations au bien, au mal, à l'amour et à la mort. Ce livre nous invite à nous interroger sur la façon d'accepter

les intuitions, les coïncidences et les hasards de la vie de chacun d'entre nous. Nous vous laissons découvrir comment vous pourrez vous approprier toutes ces suggestions au fil des pages, ce qui résonnera peut-être en vous et vous incitera à plonger au plus profond de vous-même, en quête des mystères que l'Univers nous envoie sur ce thème si particulier.

Je suis Esther Valmyn, médium de naissance, extra-lucide, lanceur d'alerte, guide et éveilleur de conscience. Linda Ghibaudo, ma coautrice, est infirmière et sophrothérapeute.

Nous avons compris et accepté l'évidence de notre rencontre, destinée par le hasard. À partir de ce moment, nos vies respectives se sont éclaircies, et les belles rencontres ainsi que les synchronicités se sont multipliées, cette fois-ci, avec une conscience éveillée.

Le destin laisse-t-il une place au hasard ?

PROLOGUE
Avant toute chose

Il est essentiel de poser le cadre de ce que vous allez découvrir. Ce récit est le fruit de notre cheminement personnel, une exploration à la croisée des chemins et des expériences.

À travers ces pages, nous vous invitons à plonger dans notre univers, où les synchronicités et les interconnexions tissent une toile complexe, révélant des vérités cachées sur la vie, l'éveil et le destin.

Dans le récit, « tous les textes en italique » proposent des analyses, des recherches, des pensées et des citations pour vous permettre de méditer sur vos propres chemins de vie et votre possible éveil. Nous profiterons de ce récit pour aborder les effets du transgénérationnel, du karma, de la destinée, ainsi que des chemins et des missions de vie… Le hasard existe-t-il ? Comment active-t-il notre destin et retrace-t-il des chemins de vie ?

Le hasard, qui n'existe pas, est réservé à quelque chose de conditionné par un fait extérieur, inéluctable et fatalement prédestiné, sur lequel aucune force ni aucune de nos actions ne peuvent avoir d'influence.

Il est sept heures, le téléphone sonne :

« Bonjour Madame, je suis le médecin interne de garde de l'hôpital. Ce matin, nous avons retrouvé votre mari décédé dans son lit. J'ai constaté son décès ; il est mort durant son sommeil. Je suis désolée. Rassurez-vous, il n'a pas souffert. Mes condoléances, Madame. »

Je ne savais pas à ce moment-là à quel point ce mot « condoléances » allait faire partie de ma vie. Ce mot est le seul à être utilisé dans ce contexte de deuil.

Condoléances : Expression d'empathie à l'égard d'une personne souffrant de la perte d'un être cher. C'est une participation à la douleur d'autrui. Il est tellement difficile de faire face à l'absurdité de la vie et à son dénouement, qu'il ne reste que l'empathie ou le détachement comme options. C'est un mot politiquement correct que chacun peut interpréter à sa manière, en fonction de son ressenti vis-à-vis de la personne qui entre dans le deuil...

La courbe du deuil, de Kübler-Ross : la courbe du deuil, également connue sous le nom de modèle de Kübler-Ross, décrit les différentes étapes émotionnelles traversées par une personne confrontée à un changement ou à un deuil.

Le deuil d'Olivier, mon amour, mon double, mon âme sœur. Après cette annonce, à cet instant précis, je suis abasourdie. Je n'en reviens pas ; ma sidération commence et durera longtemps. Ma tête est vide et, en même temps, curieusement, je ne peux plus réfléchir. Je ne pense qu'à faire face à cette épreuve. Je n'ai même pas envie de pleurer ; je veux juste essayer de faire les choses bien. Je pense à lui et je me demande comment il a pu nous faire cela. Quand je suis partie hier soir vers vingt heures, il dormait, épuisé de douleur. Je lui ai glissé, tout doucement, à l'oreille, en l'embrassant :

« À demain, repose-toi. »

Alors là ! Pour une fois, il m'a écoutée ; désormais, il repose en paix, pour l'éternité.

Notre benjamine, Émilie, a dormi avec moi et écoute la conversation. Ses études d'arts appliqués viennent juste de s'achever ; c'est une artiste émotive et sensible, dotée d'un caractère bien trempé, comme son papa. Elle attend, écoute, analyse le ton de ma voix. Mon calme apparent ne lui laisse rien présager. Même si, au fond, elle le sait, son ressenti et son intuition ne la trompent jamais, tout comme moi. Je sais déjà que l'annonce va être terrible. J'essaie de choisir mes mots et mon intonation, puis j'annonce la terrible nouvelle :

« Papa est mort. »

Elle prononce ces mots dans un sanglot.

« Mais non ! »

Je ne sais plus quoi dire, je suis perdue. J'avoue ne pas me souvenir avec exactitude de ce moment. À cet instant, mon cerveau est anesthésié par le choc de l'annonce. Toute ma partie émotionnelle s'est endormie ; je réagis comme un robot, par habitude, par réflexe. Je me rends dans la cuisine et appuie machinalement sur le bouton de la cafetière.

Théorie de la gestion du changement en 5 étapes (modèle de Kübler-Ross) :

Le déni (sidération, s'accrocher à la situation) : « Mais non ! »

La colère (peurs face à la réalité, frustrations)

Le marchandage (faux espoir face au changement à venir, négociation)

La dépression (conscience des aspects négatifs)

L'acceptation (phase de reconstruction, période de paix, vision rétrospective des choses)

Lors d'un choc traumatique ou d'une grande peur, le cerveau archaïque réagit de trois façons différentes :

Le Combat

La Fuite

La Sidération

Je joins notre fils Aurélien par téléphone. Il est reparti vers Paris hier soir, forcé par la reprise de son travail, qui est son premier emploi. Et déjà, il doit vite revenir en Bretagne. Aurélien est un garçon raisonnable et calme, doté d'une intelligence hors norme, comme son papa.

Sans le savoir, nous avions passé notre dernier jour tous ensemble, notre ultime Noël tous les cinq.

Aucune larme ne coule sur nos joues, juste une immense et intolérable tristesse, une douleur écrasante qui nous rend silencieuses. Nous sommes concentrées ; il faut nous préparer à nous rendre à l'hôpital et ne pas oublier de prendre les vêtements de papa. Nous devons organiser les obsèques. Nous sommes véritablement terrassées, comme des lapins pris dans les phares d'une voiture.

Inéluctablement, nous sommes toutes les trois plongées dans nos pensées, même Anaïse, souvent qualifiée de madame trop ; trop vite ; trop fort ; trop longtemps. Elle est l'énergie personnifiée, tout comme son papa.

Nous prévenons la famille et nos amis très proches. Nous ne pouvons presque pas parler, nous sommes tous effondrés, un peu comme dans un jeu de quilles. Le silence en dit long ; les mots sont inutiles, les gorges se serrent, et chaque communication fait l'effet d'un coup de tonnerre.

L'essentiel est dit : « Olivier nous a quittés ce matin. »

Il était entré à l'hôpital depuis le vingt et un décembre pour une surveillance médicale, à la suite d'une chute importante de plaquettes, liée à la troisième ligne de chimiothérapie commencée dix jours plus tôt.

Après y avoir réfléchi, et d'un commun accord, nous avons décidé de tenter l'option proposée par l'oncologue. Il nous avait prévenus :

« Ce traitement, ça passe, ou ça casse ! »

Nous refusions de croire à l'éventualité d'un échec. Pourtant, la situation était désespérée. Après la terrible annonce quinze mois auparavant, c'était déjà un quasi-miracle qu'il soit encore en vie, alors que des métastases envahissaient tout son corps. Le cancer dont il était atteint était l'un des plus agressifs : un carcinome bronchique à petites cellules en stade terminal.

Le médecin oncologue nous annonça le diagnostic :

« À ce stade, aucune guérison ne sera possible, uniquement des soins palliatifs. Nous chercherons alors à gagner du temps ; il s'agira juste d'un confort sur la douleur, d'un sursis possible sur l'évolution de ce cancer. »

Pendant l'annonce du diagnostic, Olivier était assis, la tête baissée, les mains sur le visage et les coudes sur ses genoux. Je crois pouvoir dire qu'il n'écoutait plus. Les paroles étaient trop violentes.

Quant à moi, j'entendais et comprenais toute la violence de ses paroles, l'annonce de la souffrance à venir. Un sentiment de grande injustice m'a saisie. Nous avions déjà entendu ces propos à l'âge de 27 ans lors de son premier cancer, puis

à 30 ans pour la rechute, et lors du troisième diagnostic à 52 ans, tris repetita. Nous avons pris la mesure du combat à venir avec lucidité, tout en gardant malgré tout un espoir inconditionnel.

Olivier était doté d'une persévérance hors norme et avait conclu un pacte l'engageant à voir se réaliser son souhait :

« Voir grandir ses enfants ! »

En effet, lors de sa seconde rechute du cancer, qui fut foudroyante, sa peau était déjà à vendre.

Il m'a avoué s'être rendu dans la cathédrale de Rouen, tout en restant discret sur ses intentions. Pourtant, je peux aisément imaginer qu'il s'agissait, pour lui, à ce moment-là, de prendre un engagement, de signer un contrat, de faire une prière, d'adresser un souhait avec ferveur, humilité et sincérité, de tout son cœur, en demandant simplement du temps ! Juste le temps de voir grandir ses enfants.

L'espoir d'achever leur éducation et de les voir s'engager dans une vie d'adultes épanouis lui a donné la force de combattre.

Il a bénéficié d'une rémission de plus de vingt ans. Malheureusement, le cancer est revenu.

Encore !

Nous avions déjà tant lutté contre le crabe. Il nous a fallu recommencer le combat, mais cette fois, le cancer gagnera, se mutant subrepticement en douleur et en mort inexorable. Le cancer voulait cet homme ; il s'était caché en lui pendant tout ce temps et allait le terrasser en pleine force de l'âge.

Ce jour-là, le vingt-six décembre, vingt-sept ans plus tard, le sursis, l'engagement, le contrat, la prière prenaient fin.

Le Big Boss, l'Univers, le Destin, le Karma, Dieu, peu importe le nom que vous lui donnez, selon votre spiritualité ou votre religion : « Il » nous a laissé du temps. Le vœu, le souhait, les prières d'Olivier furent exaucés.

Et, comme le dit Padre Pio dans sa prière irrésistible :

« En vérité, je vous le dis, demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira ! »

Je pense souvent aux paroles d'une chanson de France Gall, Évidemment*, et à ceux qui ont eu ou auront des épreuves.*

Comme elle ! Comme vous ! Comme nous !

Ces paroles résonnent profondément en moi.

« Y a comme un goût amer en nous, comme un goût de poussière dans tout

Et la colère qui nous suit partout, y a des silences qui disent beaucoup

Plus que tous les mots qu'on avoue, et toutes ces questions, qui ne tiennent pas debout

Évidemment, évidemment

On danse encore, sur les accords qu'on aimait tant

Évidemment, évidemment

On rit encore, pour des bêtises, comme des enfants, mais pas comme avant

Et ces batailles dont on se fout, c'est comme une fatigue, un dégoût

À quoi ça sert de courir partout ? On garde cette blessure en nous

Comme une éclaboussure de boue, qui ne change rien, qui change tout.

Évidemment… Mais pas comme avant… »

Paul Coelho a dit :

« Tout ce qui arrive une fois, peut ne plus jamais arriver. Mais tout ce qui arrive deux fois, arrivera certainement trois fois. »

John Middleton Murry a dit :

« Ce qui doit être, sera. Le dessin de notre vie est tracé d'avance et aucun de nous n'a le pouvoir d'y rien changer. »

Le hasard peut-il intervenir pour changer le cours du destin ?